L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 7 OCTOBRE.

Causerie Musicale.

MM. HENRI JOUBERT ET GUSTAVE D'AQUIN.

Ces deux jeunes artistes étant venus passer leurs vacances à la Nlle-Orléans, ont voulu offrir à leurs compatriotes l'occasion de juger des progrès qu'ils avaient pu faire pendant un séjour de trois ans à Paris; ils se sont fait entendre dans deux concerts, et M. d'Aquin a fait chanter, à l'église de St. Augustin, un *requiem* de sa composition.

Nos deux jeunes Louisianais n'ont pas perdu leur temps à Paris; pour arriver au point où ils en sont aujourd'hui, ils ont dû nécessairement travailler beaucoup.

M. Joubert, avant son départ pour la France, se faisait déjà remarquer, comme violoniste, par une exécution brillante et éminemment expressive. Dès lors on le voyait s'identifier avec l'œuvre dont il se faisait l'interprète; pénétré et ému, il communiquait à son instrument les vibrations de son âme impressionnable et ardente; la voix chaude et colorée de son violon lui conciliait promptement les sympathies de son auditoire. Son jeu avait ce que dans le langage de l'art on nomme l'*accent*, c'est à-dire cette empreinte particulière et caractéristique qui donne au musicien une physionomie personnelle.

Nous avons constaté avec bonheur que M. Joubert n'avait rien perdu de son exquise sensibilité, ni de sa précieuse faculté de communiquer aux autres les mouvents de son cœur et de son imagination. Nous l'en félicitons d'autant plus vivement qu'il n'en est pas toujours ainsi: combien d'artistes, enthousiastes et expansifs au début, chez qui bientôt la flamme naturelle s'éteint pour faire place aux froids mérites du savoir!

Si M. Joubert a conservé ses avantages innés, il a, d'autre part, conquis ceux dont le travail seul assure la possession. En attendant qu'il soit entièrement maître de son violon, il attaque la note avec hardiesse, fait rendre à ses cordes des sons pleins et purs, passe par des transitions bien ménagées, de la vigueur à l'élégance, de l'éclat à la douceur. Encore quelques efforts, et il aura atteint cette limite où le musicien, dégagé de toute préoccupation du mécanisme, se livre avec bonheur à la poursuite des effets de style, et entre avec confiance dans la voie du perfectionnement. Alors, il s'adonnera sans doute à la composition; car, on ne devient exécutant parfait qu'autant que l'on compose. De même que pour sentir toute la beauté des vers et les bien déclamer, il faut en avoir fait, de même un musicien qui veut s'initier complètement à la pensée des grands maîtres, a besoin d'apprendre à puiser des idées musicales dans son propre esprit et à les écrire.

Tous ceux qui ont entendu M. D'Aquin, ont été agréablement surpris; il a marché très rapidement, et c'est en véritable artiste qu'il joue aujourd'hui de la flûte. Sûr de ses moyens, il triomphe des difficultés avec cette aisance et cette tranquillité qu'on observe chez ceux qui connaissent à fond la chose dont ils s'occupent. Les sons qu'il tire de son instrument sont d'une justesse, d'une pureté que n'altère jamais même la tache la plus microscopique. Il joue comme quelqu'un qui sait admirablement faire a chaque note la part qui lui revient dans l'expression d'un sentiment. Cela se conçoit sans peine: M. D'Aquin n'est pas seulement un exécutant, c'est aussi un compositeur, et un compositeur déjà distingué. A son dernier concert il a fait entendre une ouverture symphonique et une grande symphonie dont il est l'auteur.

Tout d'abord on reconnu, en écoutant ces deux œuvres, la sphère où habite la pensée de celui qui les a écrites; c'est celle des maîtres de la grande école. Quand on aperçoit, au style, d'un commençant qu'il a étudié des modèles comme Haydn, Mozart, Beethoven, c'est un bien bon signe; il n'en faut pas davantage pour le recommander à la sérieuse attention de ceux qui aiment l'art dans ses manifestations les plus élevées.

La grande symphonie, bien qu'elle occupât la dernière place sur le programme du concert, a été composée avant l'ouverture symphonique. Eh bien! dans notre modeste opinion, la grande symphonie est la meilleure des deux compositions. Dans l'ouverture symphonique il y a certainement plus de travail, plus de science; nous ne doutons point qu'elle soit une puissante recommandation pour M. D'Aquin auprès des gens du métier; les professeurs y remarqueront avec plaisir l'élève qui a suivi d'excellents conseils. Pour nous, simple profane, l'autre composition a quelque chose qui vaut mieux que le mérite classique; elle a le charme d'une œuvre originale, on y sent, non pas l'écolier, mais le poëte; celle-ci vous berce, vous fait rêver. La l'auteur a extrait ses richesses de son propre fonds; il s'est laissé aller aux entraînements de son imagination, sa pensée a plus d'abondance, son style plus de coloris, sa phrase plus de sonorité.

Il va de soi qu'en parlant ainsi nous disons simplement quelle a été notre première impression; il faut plus d'une audition pour arrêter ses idées sur des ouvrages de cette importance.

Mercredi dernier on a chanté un requiem dédié par M. D'Aquin à la mémoire de sa mère. Qui dit requiem dit, en fait de sujet musical, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus difficile. C'est, sous les formes de la mélodie et de l'harmonie, un colloque intime avec la Mort, une vision austère, solennelle, qui porte la pensée au-delà des ombres de la tombe, dans un séjour de paix éclairé par la lumière de la foi..

La piété filiale a noblement inspiré le jeune compositeur; son œuvre a le caractère de la sincérité, le sentiment religieux y règne du commencement jusqu'à la fin. C'est la chose fondamentale dans un requiem; il faut que la conviction y soit, sinon il manque son but et tombe à plat comme tout ce qui est faux.

Nous devons nous borner ici à une appréciation sommaire du requiem de M. D'Aquin; nous ne pouvons entrer ni dans le détail des parties, ni dans l'analyse de l'exécution. Nous signalerons les morceaux suivants comme étant ceux qui nous ont le plus impressionné:

Ladies ira, chœur; le *Recordare*, chœur; le *Lacrymosa*, morceau de toute beauté, d'un sentiment exquis, parfaitement en harmonie avec le sens des paroles; le *Benedictus*, inspiration heureuse qui n'a qu'un tort, c'est d'être trop courte; *l'Agnus Dei*, pour soprano avec chœur, peut-être la partie la plus belle de l'œuvre; la miséricorde divine y est implorée d'un accent vraiment pathétique.

MM. Joubert et D'Aquin méritent d'être encouragés. Non-seulement nous faisons des vœux pour leur succès, mais nous le considérons comme certain, s'ils persévèrent dans leurs habitudes de travail, et restent convaincus qu'en musique, comme en toutes choses, la victoire est à ceux qui savent faire des sacrifices pour elle.

ALFRED MERCIER.

UN QUADRUMANE PHÉNOMÈNE. — Au nombre des phénomènes qu'on baptisa américains se propose de faire voir à Paris à l'époque de l'exposition de 1878, se trouve un orrieux quadrumane que les partisans des idées de Darwin ne manqueront pas d'étudier, dans le but de faire prévaloir le système de ce savant et d'en inférer que l'homme vient du singe.

Le quadrumane en question appartient non pas à la race simiesque, mais à la race humaine. C'est un garçon qui n'offre rien, à première vue, de très particulier; si ce n'est qu'il est très bizarre. Mais cet adolescent, car il n'a que douze ou treize ans, est venu au monde avec deux pieds qui ne diffèrent en rien de ses deux mains. Même longueur des doigts, même facilité de les fermer en poings; même agilité pour s'en servir comme il fait de ces véritables mains.

William Low—c'est le nom de cet étrange quadrumane—parle l'anglais et l'allemand et baragouine assez mal le français, mais il le comprend très bien. Il s'exprime avec clarté, et joue du piano (c'est là ce qu'il fait de plus curieux) des quatre mains à la fois; mais pas mal du tout, à ce que l'on assure. Il s'assied devant le clavier, sur un tabouret d'une forme spéciale, où il est presque renversé sur le dos. Et il n'est pas de morceau à quatre mains qu'il ne déchiffre à livre ouvert.

Il est en outre très fort comme gymnaste; cela se conçoit du reste. On dit que sur le trapèze il n'a pas d'égal. Nous le verrons d'ailleurs à l'un de nos cirques ou à l'Hippodrome.

Achetez votre charbon aux plus bas taux du marché, chez Hy. J. Montagnet 4 rue Carondelet.

FEUILLETON.

FROMONT JEUNE

—ET—

RISLER AINE.

PAR ALPHONSE DAUDET,

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

LIVRE DEUXIÈME.

(Suite.)

Maintenant il fait nuit. Les deux grosses lampes du salon sont allumées. Dans la pièce à côté, on entend la bonne qui met le couvert. C'est fini. Madame Fromont jeune ne viendra pas.

Sidonie est blême de rage:

—Voyez-vous cette pimbêche qui ne peut pas seulement monter dix-huit marches... Madame trouve sans doute que nous sommes trop petites gens pour elle.. Oh! mais, je me vengerai....

Et à mesure qu'elle exhale sa colère en paroles injustes, sa voix devient vulgaire, prend des intonations de faubourg, un accent peuple qui trahit l'ancienne apprentie du magasin Le Mire.

Risler a le malheur de dire un mot.

—Qui sait? L'enfant était peut-être malade.

Fureieuse, elle se retourne sur lui comme si elle voulait le mordre.

—Allez-vous me laisser tranquille avec cet enfant! D'abord, c'est votre faute ce qui m'arrive.. Vous ne savez pas me faire respecter.

Et pendant que la porte de sa chambre, violemment refermée, fait trembler les globes de lampes et tous les bibelots des étagères, Risler, resté seul, immobile au milieu du salon, regarde d'un air consterné ses manchettes toutes blanches, ses larges pieds vernis, et murmure machinalement:

—Le jour de ma femme!

II.—PERLE VRAIE ET PERLE FAUSSE.

"Qu'est-ce qu'elle a?..... Que lui ai-je fait?" se demandait souvent Claire Fromont en pensant à Sidonie.

Elle ignorait absolument ce qui s'était passé autrefois entre son amie et Georges à Savigny. Avec ses vues si droites, son âme si tranquille, il lui était impossible de deviner quelle ambition jalouse et basse avait grandi à ses côtés depuis quinze ans. Pourtant le regard énigmatique qui lui sourit froidement dans ce joli visage, la troublait sans qu'elle s'en rendît compte. A une politesse affectée, singulière chez des amies d'enfance, succédait tout à coup une colère vraiment disproportionnée, une intonation sèche et cinglante devant laquelle Claire restait interdite comme devant un problème. Parfois aussi un pressentiment singulier, l'intuition vague d'un grand malheur se joignait, à cette inquiétude; car les femmes sont toutes un peu des *voyantes*, et même chez les plus candides, l'ignorance profonde du mal n'éclaire de visions sublimes d'une éternelle lucidité.

De temps en temps, à la suite d'une causerie un peu longue, d'une de ces rencontres imprévues où les visages pris au dépourvu laissent bien voir leurs pensées vraies, madame Fromont réfléchissait sérieusement à cette singulière petite Sidonie; mais la vie était là, active pressante, avec son enveloppement d'affections, de préoccupations, et ne lui donnait pas le temps de s'arrêter à ces minuties.

Il arrive, en effet, un âge pour les femmes où l'existence a des tournants de route si subits que tous les horizons changent, tous les points de vue se transforment.

Jeune fille, cette amitié qui s'en allait d'elle pièce à pièce, comme déchirée par une main mauvaise, l'eût beaucoup attristée. Mais elle avait perdu son père, la plus grande, l'unique affection de sa jeunesse; puis elle s'était mariée. L'enfant était venu avec ses adorables exigences de toutes les minutes. Son entourage, elle garçonnière près d'elle sa mère presque à un enfance, abêtie encore par la mort tragique de son mari. Dans une vie si occupée, les caprices de Sidonie tenaient peu de place; et c'est à peine si Claire Fromont avait songé à s'étonner de son mariage avec Risler. Evidemment, il était trop âgé pour elle; mais, après tout, puisqu'ils s'aimaient.

Quant à se vexer que la petite Chèbe fût arrivée à cette haute position, devenue presque son égale, sa nature très supérieure était incapable de pareilles petitesses. Elle eût désiré de tout cœur, au contraire, voir heureuse et considérée cette jeune femme qui habitait près d'elle, vivait pour ainsi dire de sa vie, et avait été sa compagne d'enfance. Très affectueusement, elle essaya de l'instruire, de l'initier au monde, comme on fait d'une provinciale bien douée à qui il manque peu de chose pour devenir charmante.

Entre deux femmes jolies et jeunes, les conseils ne s'accotent pas facilement. Quand madame Fromont, un jour de grand dîner, prenait madame Risler dans sa chambre et lui soumettait bien en face, pour lui dire sans flatter:

—Trop de bijoux, mignonne.... Et puis, vois-tu, avec les robes montantes on ne met pas de fleurs dans les cheveux.... Simonie rougissait, remerciait son amie, mais au fond de son cœur inscrivait un grief de plus contre elle.

Dans le monde de Claire, on l'avait assez froidement accueillie.

Le faubourg Saint-Germain a ses prétentions; mais si vous croyez que le Marais n'a pas les siennes!

Ces femmes et ces filles d'industriels, de riches fabricants, savaient l'histoire de la petite Chèbe, l'auraient deviné rien qu'à sa façon de se présenter, d'être parmi elles.

Sidonie avait beau s'appliquer. Il restait en elle de la demoiselle de magasin. Ses amabilités forcées, trop humbles quelquefois, choquaient comme le ton faux des boutiques; et ses attitudes désagréables trahissaient les mines, les superbes de ces *premières* qui, dans les magasins de nouveautés, parées de robes de soie noire qu'elles remettent au vestiaire le soir en partant, regardent d'un air passant, du haut de leurs coiffures à grandes boucles, les petites gens qui se permettent de marchander.

Elle se sentait examinée, critiquée, et se tintait d'autant plus indigée de s'ennuyer. Les noms prononcés devant elle, les plaisirs, les fêtes, les livres dont on parlait lui étaient inconnus. Claire la mettait de son mieux au courant, la maintenait de niveau, d'une main amie toujours tendue; mais, parmi ces dames, beaucoup trouvaient Sidonie jolie. C'était assez pour lui en vouloir d'être entrée dans leur monde. D'autres, férues de la position de leur mari, de leur richesse, n'avaient pas assez de mutismes insolents, de politesses condescendantes pour humilier la petite parvenue.

Sidonie les confondait toutes dans un seul mot. Les amis de Claire, c'est-à-dire mes ennemies à moi!.... Mais elle n'en voulait sérieusement qu'à une seule.

Quand deux associés ne se confient guère de ce qui se passait entre leurs femmes.

Risler ainé, toujours absorbé dans son invention d'*imprimeuse*, restait quelquefois jusqu'à minuit et plus à la table de dessin. Fromont jeune passait ses journées dehors, déjeunait à son cercle, n'était presque jamais à la fabrique. Il avait ses raisons pour cela.

La voisinage de Sidonie le troublait. Ce caprice passionné qu'il avait eu pour elle, cet amour sacrifié aux dernières volontés de son oncle lui traversaient trop souvent la mémoire avec tout le regret de l'irréparable; et, se sentant faible, il fuyait. C'était une nature molle, sans ressort, assez intelligente pour se connaître, trop faible pour se diriger. Le soir du mariage de Risler, —marié lui-même depuis quelques mois à peine, il avait retrouvé auprès de cette femme toute l'émotion des soirs orageux de Savigny. Dès lors, sans s'en rendre bien compte, il avait pris le parti de parler d'elle. Malheureusement, comme ils habitaient la même maison, que les femmes se visitaient dix fois par jour, le hasard des rencontres les mettait en présence; et il se passa cette chose singulière que ce mari, voulant rester honnête, désertait tout à fait son ménage et cherchait des distractions dehors.

Claire voyait cela sans étonnement. Elle avait été habituée par son père à ce permettent "en l'air" de la vie de commerce; et pendant ces absences, toute zélée dans ses devoirs de femme et de mère, elle s'inventait de longues lâches, des travaux de toutes sortes, des promenades pour l'enfant, des stations au soleil prolongées et calmes, dont elle revenait ravie des progrès de la fillette, pénétrée des joies et des bienfaits que tout petite on plein air, avec un peu de leur rayonnement au fond de ses yeux sérieux.

Sidonie sortait aussi beaucoup. Souvent, vers la nuit, la voiture de Georges, qui passait le portail, faisait se ranger vivement madame Risler en superbe toilette, rentrant après de grandes courses dans Paris. Le boulevard, les étalages, des emplettes longuement choisies comme pour savourer le plaisir nouveau d'acheter, la tenaient très tard hors de chez elle. On échangeait un salut, un froid regard au détour de l'escalier; et Claire, qu'on évite chez lui comme dans un refuge, cachant sous un flot de caresses à l'enfant qu'on lui tendait, le tremble tout à coup resenti.

Sidonie, elle, semblait ne plus se souvenir de rien, et n'avoir gardé que du mépris pour cette nature lâche et douce. D'ailleurs, elle avait bien d'autres préoccupations.

Dans leur salon rouge, entre les deux fenêtres, son mari venait de faire installer un piano.

Après bien des hésitations, elle s'était décidée à apprendre le chant, pensant qu'il était un peu tard pour commencer le piano; et deux fois par semaine, madame Dobson, une jolie blonde sentimentale, venait lui donner des leçons de midi à une heure. Dans le silence des cours environnantes, ces *a... a... a...*, ces *o... o... o...*, prolongés avec insistance, recommencés dix fois, les fenêtres ouvertes, donnaient à la fabrique l'aspect d'un pensionnat.

C'était bien, en effet, une écolière qui s'exerçait là, une petite âme inexpérimentée et flottante, pleine de désirs inavoués, ayant tout à apprendre et à connaître pour devenir une vraie femme. Seulement son ambition s'en tenait à la superficie des choses:

—Claire Fromont joue du piano; moi je chanterai.... Elle passe pour une femme élégante et distinguée, je veux qu'on en dise autant de moi.

Sans songer une minute à s'instruire, elle rassaillit sa vie à courir les boutiques, les fournisseurs; "Que porters-t-on cet hiver?" Elle allait aux somptuosités d'étalage, à tout ce qui saute aux yeux des passants.

De ces perles fausses qu'elle avait si longtemps maniées, il lui était resté quelque chose au bout des doigts, un peu de leur nacre factice, de leur fragilité creuse, de leur éclat sans profondeur. Elle était bien elle-même une perle fausse, ronde, brillante, bien sortie, où le vulgaire pouvait se perdre; mais Claire Fromont était une perle véritable, d'un feu riche et discret à la fois, et quand on les voyait ensemble, la différence se sentait. On devinait que l'une avait été perle toujours; une toute petite perle de l'enfance, ecrue des éléments d'élégance, de distinction qui en avaient fait une nature rare et précieuse. L'autre, au contraire, était bien l'œuvre de Paris, ce bijoutier au faux qui dispose de mille facilités charmantes, brillantes, mais peu solides, mal assorties, mal rattachées: un vrai produit du petit commerce dont elle fait partie.

Ce que Sidonie enviait par-dessus tout à Claire, c'était l'enfant, le poupon luxueux, écrubanné depuis les rideaux de son berceau jusqu'au bonnet de sa nourrice. Elle ne songeait pas aux devoirs doux, pleins de patience et d'abnégation, aux longs bercements des sommeils difficiles, aux réveils rieurs, étincelants d'eau fraîche. Non! dans l'enfant, elle ne voyait que la promenade..... C'est si joli cet attirement de ceintures flottantes et de longues plumes qui suit les jeunes mères dans le tourbillon des rues.

Celle, pour se faire accompagner, n'avait que ses parents ou son mari. Elle aimait mieux sortir seule. Il avait une façon si drôle d'être amoureux, ce brave Risler, jouant avec sa femme comme avec une poupée, lui pinçant le menton et les joues, riant autour d'elle avec des cris: "Hou! Hou!" ou bien la regardant de ses gros yeux attendris comme un chien affectueux et reconnaissant. Cet amour bête qui faisait d'elle un joujou, une poreelaine d'étagère, la rendait honteuse. Quant à ses parents, ils la gênaient pour le monde qu'elle voulait voir, et sitôt après son mariage, elle s'en était à peu près débarrassée en leur louant une maisonnette à Montrouge. Cela avait coupé court aux invasions fréquentes de M. Chèbe en longue redingote, et aux visites interminables de la bonne maman Chèbe, chez qui le bien-être revenu ranimait d'anciennes habitudes de commérage et de vie oisive.

Du même coup, Sidonie aurait bien voulu éloigner aussi les Delobelle dont le voisinage lui pesait. Mais le Marais était un centre pour le vieux comédien, à cause de la proximité des théâtres du boulevard; puis Désirée tenait, comme parures tes académiciaires, à l'horizon connu, et sa cour triste, assombrie l'hiver des quatre heures, lui semblait une amie, un visage de connaissance que le soleil éclairait quelquefois comme un sourire à son adresse. Sidonie, ne pouvant pas se débarrasser d'eux, avait pris le parti de ne plus les voir.

En somme, sa vie en été de solitaire et assez triste sans quelques distractions que Claire Fromont lui procurait. Chaque fois c'était une colère. Elle pensait:

—Tout me viendra donc par elle!

Et lorsque, au moment du dîner, on lui envoyait de l'étage au-dessous un numéro de loge ou une invitation pour le soir, tout en s'habillant, ravie de se montrer, elle ne songeait qu'à écraser sa rivale. Ces occasions, d'ailleurs, devenaient rares. Claire était de plus en plus occupée de son enfant. Pourtant lorsque le grand-père Gardinois faisait un voyage à Paris, il ne manquait jamais de réunir les deux ménages. La gaieté du vieux paysan avait besoin pour s'épanouir de cette petite Sidonie que ses plaisanteries n'effarouchaient pas. Il les faisait dîner tous les trois à Châtelaillon, sur un restaurant de choix, dont il connaissait les patrons, les garçons, le sommelier, dépensait beaucoup d'argent, et de là les conduisait dans une loge louée d'avance à l'Opéra-Comique ou au Palais-Royal.

Au théâtre, il riait fort, parlait familièrement aux ouvreuses comme aux garçons de chez Philippe, réclamait tant dans les entractes pour les dames, et à la sortie voulait avoir les paletots, les fourrures avant tout le monde, comme s'il eût été le seul parvenu trois fois millionnaire dans la salle.

Pour ces parties un peu vulgaires, où son mari le plus souvent évitait de se trouver, Claire, avec son tact habituel, s'habillait sobrement, pensait inaperçue. Sidonie, au contraire, toutes les fois dehors, étalée au-devant des loges, riait de tout son cœur aux histoires du grand-père, heurtait d'être descendue des troisièmes ou des secondes, se penchait à toutes fois à ces balles avant-scènes ornées de glaces, dont le bord du velours lui semblait sûrement fait pour ses gants clairs, sa longuette d'ivoire et son éventail à paillettes. La banalité des choses publiques, le rouge et l'or des tentures, c'était du vrai luxe pour elle. Elle s'y épanouissait comme une jolie fleur en papier dans une jardinière en filigrane.

A Continuer.

LOI

Pour la protection du gibier, des animaux et des oiseaux dans l'Etat de la Louisiane.

RSection 1.—Le Sénat et la Chambre des représentants de l'Etat de la Louisiane, en assemblée générale, décrètent: Qu'il sera illégal dans cet Etat, de prendre, de tuer, de poursuivre dans l'intention de prendre ou de tuer, en aucune saison que ce soit, aucun animal ou oiseau quelconque, excepté les suivants:

Le chevreuil, le daim, le lapin ou cerf, le canard sauvage, la bécasse, la bécassine, la perdrix, la caille, le pluvier, le vanneau, le courlis, le héron, la grue, la poule d'eau, la poule sultane, la poule de prairie, la gélinotte, le faisan, le dindon sauvage, la tourterelle, le pigeon sauvage, le ramier, la grive, le merle, le moqueur, le rossignol, le roitelet, le bruant, le pinson, le chardonneret, le cardinal, le jaseur, le geai bleu, le martin-pêcheur, le pic, le coucou, le loriot, le carouge, le troupiale, le tyran, le gobe-mouche, le colibri, le hibou, le chat-huant, le duc, le corbeau, la corneille, la pie, le geai gris, le roitelet, la mésange, le bec-fin, le gobe-mouche, le martinet, l'hirondelle